

Une chanson dans la nuit

Anne Brunelle

Numéro 55, printemps 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5019ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brunelle, A. (2000). Une chanson dans la nuit. *Brèves littéraires*, (55), 45–50.

ANNE BRUNELLE

Une chanson dans la nuit

Première mention d'excellence
Concours *Brèves littéraires*
Prose
Festival francophone de l'écriture

La nuit dernière, il a neigé. La lumière, les regards, le silence, tout est blanc, si blanc que le ciel et la terre se confondent à l'horizon. Aujourd'hui, c'est Noël, un Noël dont tu te souviendras longtemps, un Noël blanc et noir, célébré au salon funéraire. Un vent glacial pousse la porte et te fait frissonner. La chapelle ardente est déserte : quelques religieuses de ton école récitent le chapelet dans un coin, mais la parenté et les amis ont d'autres projets pour la journée.

Tu t'approches sur la pointe des pieds, sans faire de bruit, comme si tu craignais de le réveiller après une longue nuit de travail, comme si tu croyais que ta présence allait interrompre une profonde méditation. Tu te penches sur le cercueil pour mieux voir le visage du mort. Le visage de ton père. Surplombant l'exclamation d'une cravate sobre, tu découvres des traits cirés que tu reconnais à peine, livides contre l'habit foncé, des traits offerts à l'indiscrétion des

regards, rides immobiles, courbes et angles atténués par les fards, un masque qui sera bientôt gravé dans la mémoire de ceux qui défilent, de ceux qui restent. Sur ses lèvres rougies, ta chanson s'est éteinte.

« ... mon ami Pierrot, prête-moi ta plume, pour écrire... » *La berceuse t'accompagne sur le sentier des rêves. Tes yeux se ferment mais tu t'accroches, tu savoures chaque note, tu te laisses caresser par la mélodie. Avec entêtement, tu luttas de toutes tes forces, mais le sommeil l'emporte toujours. Et tout à coup, tu n'arrives pas à croire que c'est déjà le matin et que le sourire derrière la voix n'est plus à ton chevet.*

L'atmosphère, lourde de coutumes et de rituels, empeste les fleurs de serres. À la lueur des cierges, il faut beaucoup d'imagination pour distinguer les vestiges de sa tête de bohémien, pour retrouver le tresseur de marguerites, le passionné de soleil et d'eau vive dans cette dépouille endimanchée. Même ses cheveux sont coupés trop court, coiffés très comme-il-faut autour de l'oreille et au-dessus du col de la chemise. De son esprit rebelle, il ne reste plus que l'ombre d'une barbe maladroitement camouflée, une affirmation inaliénable de jeunesse.

Il essaie de t'éveiller mais le sommeil t'accapare. Tu arrives à peine à rester assise, malgré son bras passé autour de tes épaules. Il te secoue doucement, t'exhorte à regarder ta génération faire ses débuts au petit écran : ce sont les Beatles, les Beatles à Ed Sullivan, des centaines de filles en minijupes

hurlent, pleurent, et les Beatles chantent du rock'n roll. « I wanna hold your hand ! » Malgré tous ses efforts, l'Histoire se déroule de l'autre côté de tes paupières, en écho comme dans un songe.

Tu questionnes encore une fois ce visage au repos où il reste tout juste un certain air de famille. Tu ne lui ressembles pas beaucoup, une rondeur du menton peut-être, une hésitation dans la démarche. Bien sûr, on ressemble toujours plus à sa mère, surtout les filles. Question de mimétisme, dit-on : ta mère, tu l'as toujours devant les yeux à te démontrer les rudiments du ménage et de la féminité. Sous sa direction, tu apprends vite à soupirer d'impatience, à faire la moue en comptant tes sous, à crier en gardant les dents serrées. Quant à ton père, lui, tu fais comme ta mère, tu l'attends.

Il est en retard pour la partie de baseball : un problème administratif à régler à la dernière minute. Vous arrivez juste à temps pour vous asseoir pour l'hymne national. Il jette à la poubelle le pique-nique que ta mère a préparé pour souper : après tout, vous n'êtes pas venus au Parc Jarry pour manger un sandwich au jambon. Avec une grimace d'enfant terrible, il achète des hot-dogs bien garnis que vous dégustez en regardant vos Expos se faire langer comme des nouveau-nés. « Take me out to the ball game... » Vous vous égosillez au moindre coup roulé, lancez des écales d'arachides dans les gradins lorsque l'inévitable se produit. En moins de deux, votre équipe subit une autre défaite cuisante.

Tu as beau le regarder très fort et faire des souhaits, il ne bouge toujours pas. Ta mère dit qu'il est parti, qu'il s'en est allé rejoindre le Bon Dieu, mais tu sais qu'il reviendra. Tu as l'habitude, il revient toujours. Souvent tu comptes les minutes qui te séparent de son retour, sachant que ta mère lui racontera tes pires espiègleries dès qu'il aura passé le seuil de la porte. Tu te morfonds en essayant d'imaginer l'atroce punition que lui seul pourrait t'administrer. Mais lorsqu'il revient enfin de travailler, fourbu et maussade, il n'y a que son repas qui l'intéresse. Il écoute distraitement la liste des horreurs que sa fille a commises, et, le nez plongé dans son assiette, t'ordonne d'obéir à ta mère. Puis ils discutent à voix basse des récents rebondissements de la crise au bureau. Car c'est là qu'il se cache, au bureau, cet endroit mystérieux où il crée les structures et les édifices qui donnent à ta ville une apparence de prospérité. L'encre du futur lui coule entre les doigts, de l'aube au crépuscule, six jours par semaine, cinquante semaines par année.

En août, vous rejoignez la migration des Québécois qui se pressent sur les plages surpeuplées de la Nouvelle-Angleterre. Vous devez partir à deux heures du matin pour éviter le trafic des vacanciers. D'une voix engourdie de sommeil, tu demandes pour la dixième fois si vous êtes enfin arrivés, et Charlebois te répond inmanquablement : « ...chu parti sur Québec-Air, Trans-World, North-East, Eastern, Western, pis Pan-American, mais j'sé pu où chu rendu... » Les vacances : deux courtes semaines d'huile sur les épaules et de sable entre

les dents, deux courtes semaines de rires éclaboussés autour de ton père qui, à l'abri du parasol, récupère le sommeil qu'il a sacrifié pour vous offrir cette excursion.

Les adultes descendent au fumoir et te laissent seule avec lui. Tu l'appelles, mais il fait la sourde oreille et garde les yeux clos. Encore des excuses : il ne veut jamais jouer avec toi. Tous les soirs et même les fins de semaine, le bureau emménage dans un coin de la cuisine. La table à dessin émerge de son coffret en chêne, suivie d'un assortiment de règles et d'équerres qui patinent dans leurs coulisses et glissent sur les lourdes feuilles de papier glacé. L'efface électrique mord dans l'esquisse et répand sa traînée de poivre rose en bourdonnant. Tout en haut, près de la lampe aveuglante, trônent l'encrier enfoncé dans son puits et les plumes rangées au garde-à-vous comme une revue d'infanterie. Entre ses doigts maculés d'encre, les plumes s'envolent dans une pagaille d'arabesques gracieuses ou s'étirent, toutes droites, laissant sur leur passage l'empreinte encore humide des lignes soigneusement tirées et vibrantes...

...comme ces mots que tu traces maintenant sur la feuille blanche, un portrait que tu peins à l'encre noire dans le sillage des années d'attente. Cette attente, qui avait commencé avec ta naissance, aurait pu se terminer avec sa mort si seulement tu n'en étais pas encore à découvrir les univers dissimulés dans son dernier cadeau.

Il se fait tard ; on ferme le cercueil. Trop tard. Il n'aura pas eu le temps de t'apprendre à dessiner. La main plongée dans la poche de ta veste, tu caresses la plume neuve. Bleue. Du même bleu que ses yeux peut-être.

Bleus. Comme les tiens ? Tu ne le sauras jamais. « Petit Papa Noël, quand tu descendras du ciel... » Ton père ne sera toujours pour toi qu'une chanson dans la nuit.